

Enfant de salaud

De Sorj CHALANDON

Extrait n°1 : p. 26 – 27

Madame Thibaudet s'impatientait un peu. Elle ne le disait pas, mais je sentais à ses gestes que la visite était terminée. Elle me regardait écrire des phrases qu'elle ne soupçonnait pas. Pages de droite, ce qui serait utile à mon reportage. Pages de gauche, ce que je ressentais. L'ardoise et le mot *pomme* à droite, mon ventre noué à gauche.

« Change tes larmes en encre », m'avait conseillé l'ami François Luizet, reporter au Figaro, qui m'avait surpris, quelques années plus tôt dans le sud de Beyrouth, assis sur un trottoir, désorienté, sans plus ni crayon ni papier, à pleurer les massacres que nous venions de découvrir à Sabra et Chatila.

Alors j'écrivais. Je dérobaï chaque fragment de lumière, chaque battement du silence, chacune des traces laissées par leurs enfants. Sur une poutre du grenier, il y avait écrit « Paulette aime Théo, 27 août 1943 ». Paulette Pallarès était une gamine du coin, qui venait parfois prêter main forte. Et Théo Reis, l'adolescent de 16 ans qui sera fusillé à Tallin. Cette déclaration d'amour a été offerte à une page de droite. Mon chagrin, confié à une page de gauche. J'écrivais tout. J'écrivais la salle de classe, le réfectoire, les escaliers qui menaient au dehors. Je me suis adossé à une margelle de la fontaine et j'ai écrit le chant d'une alouette, la beauté de la campagne, le silence de la montagne, tout ce calme qui protégeait la Maison. Je me suis assis sur la terrasse. J'ai posé les mains partout où ils avaient posé les leurs. Sur cette rampe d'escalier, le bois rugueux de ce bureau, le froid de ce mur à l'odeur de salpêtre, le rebord d'une fenêtre, la tête d'une gargouille, l'écorce d'un arbre qui avait caché leurs jeux. J'ai arraché un peu de la mauvaise herbe qui poussait dans la cour.

J'espérais qu'un jour, ce lieu serait sanctifié. Le procès de Klaus Barbie aiderait à ramener la Maison en pleine lumière. Mais j'avais peur qu'il ne reste rien de ce froid, de ce silence, de cette odeur ancienne. Rien des bureaux, rien de la pomme tracée sur une ardoise, rien de l'amour de Paulette et Théo, rien des enfants vivants, à part un mémorial célébrant leur martyre. Une nécropole élevée à leurs rires absents.

Enfant de salaud

De Sorj CHALANDON

Extrait n°2 : p. 31 – 33

Il m'aura fallu des années pour l'apprendre et une vie entière pour en comprendre le sens : pendant la guerre, mon père avait été du « mauvais côté ».

C'est par ce mot que mon grand-père m'a légué son secret. Et aussi ce fardeau. J'étais assis à sa table. Comme chaque jeudi après le déjeuner, j'avais droit à une pastille de menthe.

- Tu peux aller chercher ta Vichy, disait ma marraine en faisant la vaisselle.

Je n'avais pas connu la mère de mon père. Elle s'était suicidée avant la guerre. Mon grand-père s'était remis en ménage peu après, avec celle que j'appelais marraine. Cuisinière dans une grande famille lyonnaise, elle m'offrait un bonbon octogonal chaque semaine.

Et j'allais me servir dans une boîte en fer sous la radio.

- Il peut bien raconter ce qu'il veut, ton père...

Je me souviens des mots de mon grand-père. Il les avait prononcés en regardant derrière lui, comme s'il redoutait la présence de son fils. Il avait peur de mon père. Ils ne s'étaient pas revus depuis des années.

Il venait de soulever le couvercle de fonte de la cuisinière avec un tisonnier. Il était penché sur le seau à charbon et raclait rageusement les derniers boulets avec sa pelle en fer. Ce jour-là, il était en colère. Je ne sais plus pourquoi. Il était rarement fâché. Il réservait ses emportements à sa femme. Il l'avait maltraitée, je l'ai appris bien après sa mort.

Il a enfourné les morceaux de houille dans les flammes et frappé fort la pelle contre le bord. Je me souviens de ça. Le bruit du métal cogné, la gerbe d'étincelles dans la poussière de charbon, le regard inquiet qu'il a porté dans son dos au moment de cette phrase.

- ... Ton père pendant la guerre, il était du mauvais côté.

Sa femme a protesté mollement.

- N'embête pas le petit avec ça. Ça ne le regarde pas.

Il a vidé le cendrier de la cuisinière, agaçant les braises au pique-feu.

- Bien sûr que si, ça le regarde !

Il a essuyé ses mains grises et noires.

- Ton père je l'ai même vu habillé en Allemand, place Bellecour...

À l'école primaire, pendant un trimestre, mon père m'avait obligé à porter la Lederhose, la culotte de peau bavaroise, avec des chaussettes brunes montées jusqu'à la saignée des genoux. C'était peut-être ça, habillé en Allemand ?

- Arrête donc avec ça ! a coupé ma marraine.

Mon grand-père a haussé les épaules et rangé la pelle le long de la cuisinière.

- Eh quoi ? Il faudra bien qu'il l'apprenne un jour !
- Mais qu'il apprenne quoi, mon Dieu, c'est un enfant !
- Justement ! C'est un enfant de salaud, et il faut qu'il le sache !

C'était en 1962, et j'avais 10 ans.

Enfant de salaud

De Sorj CHALANDON

Extrait n°3 : p. 100 – 101

Il s'est mis en colère.

- Zéro, tu m'entends ? Si l'autre ne revient plus, ça vaut zéro !

J'avais entendu les journalistes cracher les mêmes mots en sortant de l'audience. « Démonétisé ! » avait lancé un reporter français.

Des reporters étrangers étaient sombres. Leurs journaux, leurs radios, leurs chaînes de télévision allaient certainement les rapatrier. « Du coup, c'est une histoire pourrie ! ».

Barbie, Barbie, Barbie. Tous n'avaient que ce nom à la bouche. Ils n'avaient eu de regards que pour l'accusé, aucun pour les victimes. Ils attendaient le coup d'éclat, le rebondissement imprévu. Il y avait le procès, certes, mais aussi tout ce que l'avocat de la défense avait promis aux affamés de l'incident. Sur le trottoir, Vergès et son cigare avait juré qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Son client n'allait pas se laisser faire. Tiens ! Et s'il balançait la canaille qui avait trahi Jean Moulin ? Hein ? Ça vous dirait, mesdames- messieurs de la presse ? Oui bien sûr, il a cette information dans ses dossiers ! Oui, il peut abattre cette carte à n'importe quel moment ! Et si le traître avait été un de vos grands Résistants, hein ? Et si son nom était jeté à la foule du box de la cour d'assises de Lyon ? Il aurait bonne mine, le procès Barbie ! Oui, l'accusé détient des secrets qui peuvent ternir le grand roman national. Oui, il peut montrer les vainqueurs de cette guerre sous un autre jour. Oui, il peut se faire accusateur. Démontrer que la France s'est conduite en tortionnaire en Algérie, en criminelle à Madagascar. Oui, il peut assimiler nazisme et France coloniale. Il peut brouiller les pistes, déplacer les débats,

s'amuser de cette Cour, en commençant par se prétendre un autre que celui qu'elle jugeait.

Et voilà qu'il était sorti par la petite porte, comme un second rôle privé de texte.

Dépit, déception, rancœur, les assoiffés de coups de théâtre se sont retrouvés seuls face à une cage vide en verre blindé. Et lorsqu'on leur répondait que, quand même et malgré tout, les victimes seraient bien au rendez-vous de la justice, certains levaient les yeux au ciel.

Les victimes ? Il manquerait le choc entre elles et leur bourreau.

La désidérata

de Marie Hélène POITRAS

Extrait n°1 : p. 18

Au petit matin, le père aperçoit au bout du chemin un homme qui vient d'un bon pas, les bras chargés d'outils : l'équarrisseur. Il a laissé son camion en bas de la côte, pour ne pas s'enliser dans la vase. » Alors, cette dent de loup ? » lance-t-il au père en guise de salutation, brandissant une pince. Au champ, une surprise les attend : un bourricot aussi duveteux qu'une peluche, né au bout de la nuit, se tient tant bien que mal sur ses quatre membres. Minuscule, attendrissant. Un deuxième ânon est étendu par terre. Le père détourne le regard par-delà le domaine de la Malmaison, se concentre sur le détail d'une vallée au loin pour laver sa vue du poulichon mort, s'attarde aux vignes naissantes du domaine voisin, qui poussent sur le pan ensoleillé de la colline. Les raisins ont la taille d'une perle. La venue de l'équarrisseur tombe on ne peut plus à point. Si un devin se trouvait parmi eux, il pourrait lire dans les entrailles de l'animal et mettre le père en garde. Il annoncerait que quelqu'un vient vers la Malmaison pour y semer le désordre. Que les mauvais souvenirs seront remplacés par d'autres, bien pires. Que cette jeune personne est déjà en marche vers Noirax, qu'elle glisse comme une couleuvre et qu'elle a le pouvoir de réveiller la sève dans les vieux troncs. Elle se rapproche, nerveuse, ardente ; il vaudrait mieux s'en méfier. Oui, c'est ainsi que le devin parlerait aujourd'hui dans les viscères fumants de l'ânon si son chemin ne l'avait pas mené jusque dans l'Ouestan, où il somnole, ivre, sur un banc de gueux. On porte le petit corps tiède jusqu'à l'orée de la forêt pour l'enfouir dans un grand trou où demain percera l'ail des bois.

La désidérata

de Marie Hélène POITRAS

Extrait n°2 : p. 33

Lorsqu'elle passe la main dans l'eau trouble de la fontaine, des algues s'accrochent à ses jointures. Figée dans cette inclinaison – nuque tendue, cheville exposée, la main balayant l'eau -, elle recrée les gestes et la pose de la déesse de marbre. Sous la pierre striée de veinules est retenu le souvenir d'une femme qui a vécu au domaine sous un autre règne, parmi d'autres cheptels, dans les bras d'un autre père Berthoumieux. Celle qui jadis offrit sa grâce au sculpteur pour qu'il la fixe dans l'éternité, c'est Hélène, première désidérata, une servente muette à la peau d'olive, aux joues de kaolin, à la chevelure quasi violette dont le père du père était tombé violemment amoureux.

A l'âge du berbex, ce père avait eu l'idée d'honorer sa beauté en faisant construire une fontaine au point de fuite de toutes les perspectives pour qu'ainsi son œil puisse caresser la nuque inclinée de la déesse dès qu'il regarderait par la fenêtre.

On fit venir de l'île Rose, réputée pour son marbre, un sculpteur qui passa une année longuement étirée après de son modèle. Dans le hangar où le père remisait les pièges, suspendait ses prises et tanait les peaux animales, Hélène se drapait d'un voile puis s'étendait sur la robuste table sans jamais prononcer un mot. Sa chevelure généreuse était décorée d'une couronne de laurier tressée par la matrone dans le but de la transformer en fille de Dionysos vidant son cruchon au bassin. Le sculpteur tomba lui aussi sous le charme d'Hélène, soudain dressée au carrefour du désir de deux hommes. L'instinct de domination du père éveilla tous ses réflexes de chasse et de prédation.

Le démon de la colline aux loups

De Dimitri ROUCHON-BORIE

Extrait n°1 : p. 13 – p 14

C'est bête à dire mais la Colline aux Loups au départ je ne savais pas que c'était la Colline aux Loups vu que j'habitais dans la maison qui était dessus et que je n'en étais jamais sorti encore. On était là et on ne savait pas qu'on était dedans. Si je dis on c'est parce qu'il va falloir que je vous parle des frères et sœurs et ça ça ne va pas être facile pour moi de les raconter car je ne sais pas où ils sont aujourd'hui et ça me fait un mal au-dedans qui ressemble à rien d'autre. J'étais né entre les deux premiers et les trois derniers alors j'ai toujours dit qu'on était cinq parce que ça se calculait mieux si je n'existais pas dans l'addition et à l'école j'utilisais une calculatrice quand j'y allais mais pas pour faire les exercices juste pour appuyer sur les touches et c'est aujourd'hui que je saurais enfin m'en servir. Je n'ai plus rien à calculer de la famille c'est l'avantage d'être seul.

Ça paraîtra bizarre à vous tous mais au commencement on n'avait pas de noms. A quoi ça aurait servi on n'avait pas besoin de s'appeler alors on ne s'appelait pas. On savait se trouver comme dans une évidence.

Le démon de la colline aux loups

De Dimitri Rouchon-Borie

Extrait n°2 : p 112 – 113

La juge ne m'a pas demandé tout de suite mais j'ai voulu parler de ma sœur alors j'ai expliqué pourquoi je gardais des secrets pour moi pour tenir le coup et la protéger et j'ai bafouillé des choses sur la différence entre protéger selon la gendarmerie et selon moi. Je sais que c'est incompréhensible mais vous marchez sur un pont et moi sur un fil alors par pitié laissez-moi avoir mes raisons. Une autre dame des jurés a pleuré alors il a fallu interrompre la séance et ensuite la présidente a dit je sais que c'est éprouvant mais je demande aux jurés de s'abstenir de manifester toute émotion qui pourrait donner l'impression qu'ils pourraient être acquis à la cause d'une des parties et que les débats sont à charge et à décharge c'était une belle langue mais je ne comprenais pas ce parlement-là. La présidente a posé de nouveau des questions sur la vie à la maison et le repas, la cave aussi et à la fin elle a voulu savoir si j'estimais avoir déjà été violent avec quelqu'un j'ai dit oui deux fois et j'ai parlé de Willy qui avait des dents de mule et de ma mère juste avant que mon père ne me fasse la deuxième punition. Je n'ai pas parlé des dents du directeur de l'école qui ressemblaient à celles de Willy. La présidente m'a regardé très fixement et elle a dit c'est tout et j'ai dit oui. Elle a inspiré longuement et demandé si quelqu'un d'autre que mon père avait eu de la violence sexuelle et je n'ai pas compris. Elle a fait une autre formule pour savoir si quelqu'un faisait des choses comme mon père pour me punir j'ai dit non ma mère nous emmenait à la cave ou nous tapait. Est-ce qu'elle a fait des choses quand votre père vous violentait non elle tenait la caméra mais elle disait pas non.

La présidente a demandé si quelqu'un d'autre voulait parler et ma sœur a levé la main et elle est arrivée à la barre elle a dit je m'appelle Clara et si mon père n'avait pas violé mon frère je ne l'aurais jamais su que c'était mon nom. Un jour serait venu où j'aurais été à la place de mon frère alors je veux juste dire qu'il s'appelle Duke et c'est un beau nom pour faire des choses belles et il les fera loin de nous car on lui a trop demandé. Je n'ai pas réussi à le protéger mais lui il l'a fait et c'est un héros pour toujours et là elle est tombée dans les pommes et j'ai hurlé il a fallu interrompre encore.

Le démon de la colline aux loups

De Dimitri ROUCHON-BORIE

Extrait n°3 : p. 117 – 119

La présidente est entrée avec les jurés et c'était un silence incroyable comme s'il y avait tellement de silence que ça nous écrasait on n'osait pas respirer. Elle s'est assise alors tout le monde a fait pareil et je me disais que chez elle ça se passait peut-être comme ça et ça devait pas rigoler pendant les repas.

Après elle a dit que les jurés avaient répondu oui à tout et mn père a été condamné pour dix-huit ans de prison pour viol aggravé et qu'ils avaient retenu les actes de torture et de barbarie à cause des films que je devais voir et que ça faisait des sévices supplémentaires et ma mère a eu douze ans je me suis dit ça valait bien la peine de prendre tout ce temps pour dire comme l'avocat général en robe rouge.

J'ai regardé mes parents mon père était un souffle dans une tempête il avait comme disparu et ma mère a fait un malaise elle couinait et mon père a fini par dire mais tais-toi donc grosse truie tu me fais honte les gendarmes l'ont fait sortir en disant monsieur tenez-vous. Après ma mère a pleuré elle criait je veux pas aller en prison je veux pas et nous on faisait une ligne sur le banc et pas une fois ils nous ont regardés en partant et ça a coupé pour de bon ce qui nous retenait à eux. J'ai dit on est libres maintenant on est libres et Clara me regardait et les avocates ont trié des papiers en disant quelle affaire.

J'ai pu serrer Clara dans mes bras et j'ai mis son odeur dans mon nez pour toujours et j'ai fait pareil pour la Boule et la petite sœur et j'ai dit envoyez-moi vos noms s'il vous plaît. Les gendarmes nous ont séparés et on était groggy alors personne n'a résisté ça s'est passé comme un tourbillon quand j'en suis sorti j'étais dans la voiture et Maria conduisait sans rien dire. Le paysage défilait par la

fenêtre je m'amusais avec les gouttes sur la vitre. C'était le début de ma nouvelle vie.

Les enfants sont rois
de Delphine De VIGAN

Extrait n°1 : p. 124

BRIGADE CRIMINELLE – 2019

DISPARITION DE L'ENFANT KIMMY DIORE

Objet :

Description (par genre) des vidéos de la chaîne Happy Récré disponibles sur Youtube.

LA SERIE BUY EVERYTHING

(Entre deux et vingt millions de vues.)

« ON ACHÈTE TOUT CE QUI COMMENCE PAR F »

Dans un supermarché, Kimmy et Sammy, chacun son tour, ont dix minutes pour acheter tout ce qu'ils veulent, sans aucune restriction de prix ou d'utilité, dès lors que l'article commence par la lettre tirée au sort (la lettre F par exemple).

Le but du jeu est d'acheter un maximum de produits dans le temps imparti. Le vainqueur est celui qui a déposé le plus d'articles dans le caddie de Mélanie.

L'ensemble des achats est ensuite rapporté à la maison (foulard, friteuse, farfalle, flûte à champagne, figue, flageolet, fer à repasser, ferme Playmobil), que la famille possède ou non des produits ou objets semblables, qu'ils soient utiles ou pas.

Les variantes : j'achète tout ce qui est jaune, j'achète tout ce que tu écris, j'achète tout ce que tu dessines, si tu devines tu achètes.

Les enfants sont rois

de Delphine De VIGAN

Extrait n°2 : p. 152

Oui, c'est la guerre entre certaines chaînes. Kimmy et Sammy ont aujourd'hui cinq millions d'abonnés, tandis que Minibus Team plafonne à deux millions, pourtant Fabrice Perrot a commencé avant elle. Il est furax. Il a investi dans du gros matos, il cherche par tous les moyens à augmenter son audience. Quand vous regardez les vidéos, ses filles ont souvent l'air crevées, blasées, il n'y a que lui qui fait semblant de s'amuser. Elles tournent à des cadences inadmissibles. Il suffit de faire le calcul. Tourner une vidéo, ça prend du temps. Je peux vous dire qu'elles ne doivent pas faire grand-chose à côté, à part dormir, et encore, quand il ne les réveille pas à trois heures du matin pour un *prank*. Lui et Mélanie Claux règlent leurs comptes par vidéos et rumeurs interposées. De mon point de vue, c'est bonnet blanc et blanc bonnet : enfants esclaves et rythme stakhanoviste. Parce que Youtube, c'est une chose, mais quand ils ont compris que cela n'allait pas durer, ils ont diversifié leurs positions : création de chaînes secondaires au nom des parents et lancement des comptes Instagram pour tout le monde. L'objectif est clair : occuper le terrain. Tout est déjà en place pour contourner la future loi. Maintenant certaines familles tournent même des lives. Oui, des lives, vous vous rendez compte ? (...) Eh bien cela signifie que quand les enfants sont à la piscine, au supermarché, à la fête de l'école, tout est transmis en direct sur le compte Instagram. Les abonnés peuvent réagir ou poser des questions. Succès garanti. (...)

Les Impatientes

de Djäïli Amadou Amal

Extrait n°1 : p. 15 – 16

« Patience mes filles ! *Munyal* ! Telle est la seule valeur du mariage et de la vie. Telle est la vraie valeur de notre religion, de nos coutumes, du *pulaaku*. Intégrez-la dans votre vie future. Inscrivez-la dans votre cœur, répétez-la dans votre esprit ! *Munyal*, vous ne devrez jamais l'oublier ! » fait mon père d'une voix grave.

La tête baissée, l'émotion me submerge. Mes tantes nous ont amenées, hindou et moi, dans l'appartement de notre père. À l'extérieur, l'effervescence de ce double mariage bat son plein. Les voitures sont déjà garées. Les belles familles attendent, impatientes. Les enfants, excités par cet air de fête, crient et dansent autour des véhicules. Nos amies et nos sœurs cadettes, inconscientes de l'angoisse dans laquelle nous sommes, se tiennent à nos côtés. Elles nous envient, rêvant du jour où elles seront aussi les reines de la fête. Les griots, accompagnés de joueurs de luth et de tambourin, sont là. Ils chantent à tue-tête des louanges en l'honneur de la famille et des nouveaux gendres.

Mon père, lui, est assis sur son canapé favori. Il sirote tranquillement un verre de thé parfumé au clou de girofle. Hayatou et Oumarou, mes oncles, sont également présents, entourés de quelques amis proches. Ces hommes sont censés nous transmettre leurs derniers conseils, nous énumérer nos futurs devoirs d'épouses puis nous dire adieu – non sans nous avoir accordé leurs bénédictions !

Les Impatientes

de Djâïli Amadou Amal

Extrait n°2 : p. 64 – 65

L'anxiété me tenaillait. Je n'arrivais pas à tenir en place. J'étouffais. J'avais tellement pleuré que mes yeux avaient rougi, et mes paupières enflé. Ce désespoir silencieux n'avait pas ému ma mère ni mes tantes. Toutes avaient pleuré à leur mariage. Les larmes d'une jeune épouse ne reflètent que sa nostalgie d'une jeunesse envolée, d'une innocence achevée et des responsabilités à venir. Elles n'expriment que son attachement à sa famille et la peur au moment d'entrer dans une demeure étrangère.

Tard dans la nuit, fatiguée de ressasser mon amertume, j'éprouvai subitement le besoin de sortir de cette chambre austère. J'avais envie de voir la lune, de contempler les étoiles. Je les reverrai certainement de là où je serai, mais auront-elles le même éclat ? Et l'air ? Sera-t-il toujours aussi pur ? Et le doux fredonnement du vent léger entre les feuilles de nimier ? Sera-t-il chargé de senteurs fraîches et délicates ? Et le sable sera-t-il toujours aussi doux sous mes pieds ?

Toute la maison dormait. Ma mère avait fini par s'écrouler sur le petit matelas du salon, terrassée par la fatigue. Plusieurs femmes passaient cette nuit à la maison. Certaines dormaient à même le tapis. De peur de les réveiller et surtout qu'elles ne me surprennent et ne me retiennent, je les enjambai silencieusement.

Comment profiter de ces dernières heures de liberté ? Et dire que, le lendemain, à la même heure, je devrais partager le lit d'un inconnu... Un homme qui laisserait courir ses mains sur ma peau préparée pour son bon plaisir, lorgnerait les tatouages destinés à le séduire, humerait les parfums d'encens et aurait le droit de me posséder entièrement, alors que je ne l'aime pas et que j'en aime un autre.

Comment accepter que je quitterais ma maison et la famille pour appartenir à un autre ?

Et si au moins tout cela finissait demain ! Mais le mariage ne se réduit pas à la cérémonie, il dure toute une vie.

Les Impatientes

de Djâïli Amadou Amal

Extrait n°3 : p. 157 – 158

« Patience, *munyal*, Safira ! Souviens-toi que personne ne doit soupçonner ton ressentiment. Personne de doit deviner ton chagrin, ta rage ou ta colère. Ne l'oublie pas. Maîtrise de soi ! Sang-froid ! Patience ! »

Je ravale mes larmes, lève les yeux au ciel pour les empêcher de couler. Ma tante reprend :

« Toutes ces femmes vont te dévisager. Elles vont te toiser pour surprendre ton désespoir ou ton hostilité à son égard. Sans exception, elles n'attendent que le moment où tu défailiras. Tout se jouera à cet instant. Il suffit que tu montres ta peine pour qu'elles se moquent de toi. Il suffit que tu faiblisses une seconde pour que ta coépouse prenne le dessus à jamais. Il n'y a pas pire ennemie pour une femme qu'une autre femme ! Ne leur donne jamais l'occasion de mal parler de toi. Contrôle-toi, reste forte, ne faiblis pas.

- *Munyal* ! ajouta une amie de ma mère. C'est dans l'épreuve qu'on te conseille de patienter. Reste stoïque face à l'épreuve. Personne, Safira, personne ne doit savoir que tu es triste. La jalousie est un sentiment honteux. Tu es trop noble pour le ressentir, n'est-ce-pas ? »

Mon époux a pris une nouvelle femme.